



*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2 près le passage de l'Opéra.

Chapeau de paille de chine de M. Imbault, Rue Vivienne, Habit de chasse à boutons d'or bombés façonnés, Pantalón en piqué moucheté.



*Petit Courrier des Dames.*

*Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2. près le passage de l'Opéra.*

*Redingotte de Batiste brodée et garnie de Valenciennes, Bonnet de tulle orné de rubans de gaze.*

3966

395.

(V<sup>e</sup> ANNÉE.)N<sup>o</sup> XXXV.—TOME X.

273

25 JUIN 1826.

# PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS.

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,  
N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEV-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue  
St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue Richelieu, N<sup>o</sup> 67 ;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fanny*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C<sup>ie</sup>, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au  
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

### LES PANORAMAS.

LA manie des spéculations, cette rage qui semblait s'être emparée de toute la population et qui la poussait à couvrir de moellons et de pierres de taille, les moindres espaces que la capitale pouvait laisser encore libres, empiétant chaque jour



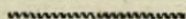
sur nos jardins publics, sur les lieux qui pendant long-tems avaient été consacrés aux arts et aux plaisirs, menaçait de nous priver d'une partie des jouissances auxquelles on s'habitue si facilement à Paris. Heureusement les arts peuvent aussi devenir des objets de spéculation, et plus d'un financier a vu tripler sa fortune, grâce aux pinceaux d'un peintre, aux inspirations d'un poète ou aux ciseaux d'un sculpteur. C'est donc encore ce besoin d'augmenter son trésor qui vient de sauver les Panoramas de leur ruine : sur les décombres de ceux où nous avons admiré tant de fois les merveilles de la perspective et de l'optique, où, sans nous déranger, nous avons pu, pour ainsi dire, parcourir les extrémités de la terre, et visiter ses villes les plus célèbres, vont s'élever d'autres Panoramas, perfectionnés par une savante expérience, et plus capables encore de nous donner une idée de la réalité.

Les Panoramas sont des tableaux circulaires, au centre desquels le spectateur embrasse, dans toute son étendue, l'universalité des objets qu'ils représentent, et, avec une illusion telle, que l'on se figure être transporté sur le lieu même de la scène. On attribue l'invention des Panoramas à un peintre anglais nommé Robert Tutton, et il furent importés en France par le peintre Prévost, qui a laissé une mémoire si généralement estimée et des artistes et des nombreux admirateurs de son beau talent.

Le premier coup de marteau donné dans les murailles du Panorama du boulevard des Capucines, avait fait frémir tous les curieux, les oisifs; on ne voyait plus debout, pour nous consoler de la chute de ces bâtimens, que les rotondes déjà vieilles par le tems, qui se présentent auprès du théâtre des Variétés. Naples, Amsterdam, Rome, l'éternelle Rome, si souvent vues et revues, ne pouvaient plus réveiller une curiosité trop satisfaite. On demandait de nouveaux plaisirs, de nouvelles sensations, et bientôt ce vœu a été exaucé. Une compagnie s'est promptement formée, un traitant moderne lui a confié ses fonds, et, sur un terrain de la rue Saint-Fiacre, entre la rue des Jeûneurs et le boulevard, ont été jetés les fondemens d'un nouveau Panorama destiné à nous consoler de la perte que l'on croyait irréparable des premiers.

Si l'on peut s'exprimer ainsi, le malheur qui a poursuivi l'ancien Panorama depuis la mort de son fondateur, ne sera pas

sans utilité pour celui qui s'élève aujourd'hui avec la plus grande rapidité. Les arts du dessin et de la peinture ne s'arrêtant point dans leurs progrès, dirigés non seulement par l'expérience, mais encore par des sciences que l'on n'avait pas l'habitude de consulter auparavant, peuvent produire les plus merveilleux effets. Le plan du bâtiment et des accessoires intérieurs donnant des points plus élevés qu'auparavant, permettra de reculer l'horizon, et, par conséquent, d'étendre les limites des objets que l'on présentera aux yeux des spectateurs. Les plus exacts calculs font espérer que bientôt l'on jouira de ce nouveau spectacle, aussi curieux qu'agréable et instructif. Des artistes du plus grand mérite ont été consultés par les directeurs de l'entreprise; ils joindront leurs efforts aux siens, et tout nous fait espérer bientôt un monument qui allait manquer à la capitale, et que le génie des spéculations va nous rendre plus brillant, plus suivi que jamais. Le souvenir de Prévost le protégera.



Le rose reprend son empire et domine sur toutes les autres couleurs, le blanc excepté. On voit des robes en mousseline rose unie, dont les entre-deux et les trois volans sont brodés en coton blanc : les volans sont bordés par un large feston plein. Ces broderies blanches sont d'un effet délicieux sur le rose ou le bleu. Des robes d'organdie rose à très-larges raies mates, ayant deux hauts volans pris en biais, sont aussi d'une élégance et d'un goût parfait; des chapeaux forme ronde en crêpe rose, ornés de marabouts et d'une large blonde au bord de la passe, et faisant le tour du chapeau; des coiffures en rubans de gaze rose, formant un peu le bérêt, c'est-à-dire ayant du côté droit des coques et des nœuds beaucoup plus relevés du côté gauche, et laissant à découvert les nœuds de cheveux; des petits bonnets couverts de roses, voilà les mises par excellence que l'on distingue aux Bouffes où les élégantes se réunissent toujours pour aller entendre et admirer la voix brillante de M<sup>lle</sup> Sontag.

On commence à se fatiguer un peu de ce que l'on appelait la noble simplicité des garnitures des chapeaux en paille d'Italie, qui ne se composaient que de rubans en satin blanc; aujour-

d'hui on les entre-mêle de fleurs et de verdure de toute espèce; souvent même on y place des rubans ombrés ou quadrillés, soit en vert, soit en jaune. Nous en avons vu un orné d'un charmant ruban d'un genre tout nouveau; ce ruban très-large, fond blanc, a, vers le côté, une grande raie d'un vert réséda, dont la nuance se fond insensiblement dans le blanc, tandis que des losanges, formées par des filets gross-vert, couvrent entièrement la largeur de ce ruban.

On pose sur quelques pailles de riz, trois petites aigrettes formées par des brins de plumes d'autruche; ces aigrettes sont de couleurs différentes, et entourées de plumes noires vers le bas: la plupart sont rouge, verte et jaune. On en place aussi de toute blanche sur des chapeaux en paille d'Italie.

Les chapeaux-capotes en gros de Naples blanc se doublent en couleur, soit en écossais, soit en bleu-flore très-pâle: cette dernière disposition est la plus nouvelle. Le grand biais qui traverse la forme, et que l'on pose quelquefois de côté, d'autrefois en forme de casque ouvert sur le milieu, est toujours doublé de la même couleur que le dessous de la passe. On ne voit plus de brides coupées; le ruban qui en tient lieu est très-long et assez large.

La plupart des ceintures sont rondes, et fixées par une boucle travaillée en or mat; mais on commence à voir quelques ceintures nouées: celles attachées par derrière ont un nœud en ruban de grande largeur: les bouts ont un quart de longueur. Celles dont les nœuds sont placés de côté ont au contraire les bouts qui tombent presque au bord du premier volant. Les nœuds de ces ceintures sont d'un ruban à gros grains et d'une immense largeur.

Quelques volans ont au bas un large ourlet renversé; une petite torsade, formée avec l'étoffe de la robe, est placée sur le bord de l'ourlet.

Les petites maîtresses portent de jolis gants beurre-frais ou gris-perle très-pâle, découpés à dents et brodés vers le haut;

au-dessus de la main est attaché un double petit ruban qui se tourne au-dessous du poignet et vient se nouer au-dessus, en tendant fortement le gant, qui dessine ainsi parfaitement la main, et laisse apercevoir sa forme plus ou moins gracieuse.

### MÉLANGES.

Un voyageur qui a long-tems parcouru l'Amérique, écrivait dernièrement à un de ses amis l'anecdote suivante. Il se trouvait alors à Kinston. « La salle de spectacle de cette ville, dit-il, quoique petite est jolie; les nègres et les mulâtres n'ont le droit d'aller qu'aux secondes. Vous savez qu'au milieu de la civilisation anglaise, des coutumes toutes barbares se font encore remarquer chez ce peuple; son goût pour les coups de poings n'est pas une des moins saillantes. Nous en eûmes un jour un échantillon. Une actrice très-jolie, trop cruelle peut-être envers quelques jeunes gens qui occupaient une des loges d'avant-scène, fut sifflée impitoyablement par eux; alors elle s'en alla, en lançant sur ces messieurs un regard de mépris, accompagné d'un mouvement d'épaule vraiment risible. On avait laissé la toile; on redemande l'actrice avec tant de bruit qu'elle est obligée de reparaitre. Elle chante son couplet qui est accompagné de sifflets encore plus distincts, encore plus nombreux. De la loge opposée part alors un homme furieux, d'autres le suivent et courent avec lui sur les siffleurs. A ce beau prélude les Anglais crient bravo. Tout se mêle; les loges sont défoncées, les femmes éperdues se jettent dans nos bras; nous les descendons dans le parterre, mais pendant que nous leur prètons secours, que de coups sont donnés ou rendus! La confusion devient générale; le combat s'approche de nous; déjà nous sommes dans la mêlée et nous distribuons aussi des coups de poings; je profitai des beaux exemples que j'avais sous les yeux. Les Anglais n'ayant point de sentinelle sur leur théâtre, la dispute ne pouvait se terminer que par la défaite entière de l'un des partis. Bientôt un grand nombre de combattans se trouva expulsé de la salle. Je ne m'aperçus du parti qui avait été vaincu que par les applaudissemens que l'actrice reçut de tous les côtés. »

Jamais les machines n'ont été aussi communes qu'à présent. On en voit aux théâtres, au Diorama, chez Comte, voire même dans les salons. Partout on les fait mouvoir avec une facilité vraiment remarquable, et elles opèrent des prodiges étonnans. Les ressorts à l'aide desquels on les dirige sont souvent cachés avec assez d'adresse; mais pour peu qu'on ait l'œil exercé, il n'est pas difficile de connaître le principal agent qui les met en mouvement. On conçoit pourquoi celles-ci s'inclinent jusqu'à terre et en toutes circonstances décrivent toujours la même courbe; pourquoi celles-là, placées sous un grand foyer de lumières, agitent, pendant trois ou quatre heures, deux espèces de battoir qui étourdissent toute une assemblée. On devine le mécanisme qui, au Diorama, amène tour à tour la pluie et le beau tems, fait agiter le feuillage et fermer la porte du cloître de Saint-Vandrille, peint d'une manière si admirable. Tout, dans le monde, s'explique, se conçoit.

Il est pourtant, dans *le Monstre*, que tout Paris ira voir, des machines dont les ressorts ont été long-tems inconnus à la plupart des spectateurs. Les habitués du parterre, qui n'y sont placés que pour le travail des mains, s'informent peu comment se ment cette horrible tempête; ce qui donne au vaisseau ce roulis si parfait que ceux qui le montent en éprouvent le mal de mer. L'orchestre, qui y voit de plus près, s' imagine que c'est une manivelle tournée à force de bras; les loges croient voir l'invisible fil d'archal qui monte et descend les flots argentés, et le paradis n'y voit rien du tout. Enfin le véritable moteur de ce superbe tableau serait encore inconnu sans un événement assez gai arrivé dernièrement sur le théâtre.

Il faisait dans la salle une chaleur insupportable et une bien plus grande encore sur la scène. C'était à n'y pas tenir au moment où la tempête du 3<sup>e</sup> acte éclatait avec le plus de fureur et que le fond du théâtre semblait être tout en feu. Voilà que tout à coup la mer se calme, le bruit des flots s'apaise, les vagues restent suspendues et le vaisseau paraît immobile. On s'étonne, on écoute! Du sein de l'Amphitrite en toile peinte, on entend sortir ces mots: « Allez donc, malheureux! » tout s'arrête; remuez vos épaules, agitez vos bras; rien ne » va plus, nous manquerons le tableau; le monstre périt. —

» Et moi je me sauve , dit un grand flot qui , pour respirer  
 » un peu plus , perce d'un coup de poing la mer qui le couvre  
 » tout entier. » Les autres flots , petits et grands , en font  
 autant que lui , et sur le dos de la plaine liquide on voit sur-  
 nager huit ou dix têtes en casquettes ou en chapeaux ronds.  
 La foule ébaubie croit le vaisseau fracassé , l'équipage sub-  
 mergé , admire le génie du machiniste , et , par les plus bruyans  
 bravos , change en triomphe éclatant ce qui allait compro-  
 mettre la destinée du mélodrame que nous ont prêté les  
 anglais.

Voilà comme on a su quels sont les Tritons , les Naiades ,  
 les Dieux ou les Vents qui agitent si merveilleusement la mer  
 de la Porte-Saint-Martin. Fiez-vous donc maintenant aux  
 hommes des tempêtes !

Les cinq jours qui viennent de s'écouler n'ont pas été très-  
 heureux pour quelques théâtres de Paris. L'Odéon a vu  
 presque tomber le drame soi-disant historique de *Vauban à*  
*Charleroi* , arrangé par MM. Saint-Cyr et Vial ; la *Place à*  
*donner* , offerte par le Vaudeville , n'a tenté personne et ne  
 trouve pas de sollicitateurs. Enfin , sans les *Filets de Vulcain* ,  
 le *Monstre* , la jolie voix , la jolie figure de M<sup>lle</sup> Sontag , aux  
 Bouffes , le succès de la nouvelle comédie de M. Jouslin de la  
 Salle , le *Soldat en Retraite* , on se serait cru perdu. Heureuse-  
 ment la foule trouve toujours un but de plaisirs.

## ANNONCES.

Le 11<sup>e</sup> numéro de la *Revue Britannique* vient de paraître ; il offre ,  
 comme ceux qui l'ont précédé , un vif intérêt ; les sujets dont il traite  
 sont de nature à piquer la curiosité des savans et à fixer l'attention des  
 gens du monde. Ceux particulièrement remarquables sont : *De l'u-*  
*tilité des morts pour les vivans* ; *Napoléon à bord du Bellérophon* ;  
*Relation des îles Sandwich* ; *Souvenirs du golfe Persique* ; *Journal*  
*d'un prisonnier qui se laissa volontairement mourir de faim* : cette  
 relation est effrayante de vérité ; on se demande comment il a été pos-  
 sible à cet infortuné de retracer , *jusqu'à son dernier moment* , les hor-  
 ribles souffrances auxquelles il fut en proie . . .

Le numéro est terminé , comme à l'ordinaire , par les nouvelles les  
 plus récentes et les plus dignes d'intérêt , sur les sciences , la littéra-  
 ture , le commerce , les arts industriels , l'agriculture , etc.

On souscrit à la *Revue Britannique* rue de Grenelle-St.-Honoré, N° 29, et chez Dondey-Dupré Père et Fils, Imp.-Lib., rue St.-Louis, N° 46, au Marais, et rue Richelieu, N° 67. Le prix de l'abonnement, pour Paris, est de 50 fr. pour l'année et 27 fr. par semestre; pour les départemens, 56 fr. pour l'année, 30 fr. par semestre; et pour l'étranger, 62 fr. pour l'année et 33 fr. par semestre.

On vient de publier la cinquième livraison de la *Biographie universelle et portative des Contemporains* (1); elle contient la suite de la lettre B (de BAL à BAR). On y remarque une amélioration sensible dans la rédaction des articles, et surtout des principaux, tels que ceux de *Ballesteros, Banck, Baour-Lormian, de Barante, Barbaroux, madame Barbault, madame Céré-Barbé, Barbé-Marbois, Barrère, Barlow, Barnave, Barras, madame du Barry, Barthe et Barthélemy*. Le désir de l'impartialité perçue dans ces divers articles; ils offrent encore quelques traces de cet injuste esprit de parti que le tems affaiblit tous les jours. Nous avons lieu d'espérer néanmoins que les livraisons subséquentes deviendront de plus en plus irréprochables sous ce rapport.

M. A. Romagnesi, dont le nom rappelle une foule d'airs aussi spirituels que gracieux, vient de faire paraître et de dédier à M<sup>me</sup> Lefont, quatre nocturnes à deux voix, avec accompagnement de piano ou de harpe (2): *Demain je peux mourir*, romance; *Toujours et jamais*, dialogue; *le Bon tems* et *la Peureuse*, chansonnettes. On devine déjà le succès que vont obtenir les quatre nouvelles productions de cet auteur.

(1) *Biographie universelle et portative des Contemporains*, en un vol. in-18, orné de 250 portraits. A Paris, chez Le Dentu, Béchét, Aimé-André, quai des Augustins; et chez Dondey-Dupré Père et Fils, Imp.-Lib., rue St.-Louis, n° 46, au Marais, et rue Richelieu, n° 67, vis-à-vis la Bibliothèque du Roi.

(2) A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Marc, N° 9, vis-à-vis le passage des Panoramas, et Meissonnier aîné, marchand de musique, boulevard Montmartre, N° 25.

A ce Numéro sont jointes les Planches 395 et 396.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.